

Le surprenant chemin d'un boulanger vaudois

Ce livre a été écrit par Julien Caloz

mabiographie.ch

ENTREZ DANS L'HISTOIRE !

*Cet ouvrage est le fruit d'une série
d'entretiens réalisés à Champagne,
au domicile de Paul-André Cornu,
entre mai 2021 et octobre 2022.
Ces échanges ont été accompagnés
de plusieurs verres de jus de pomme
et de quelques flûtes au beurre.*

Sommaire

1. La naissance d'un boulanger	13
2. La guerre sous les yeux	25
3. Un écolier perturbateur	37
4. Un amour et des embrouilles	49
5. La famille s'éloigne et s'agrandit	65
6. La chasse aux trésors	73
7. Le tournant des années septante	95
8. «Vous serez syndic un jour»	103
9. Partir en France: un coup de maître	125
10. On le mène en bateau	133
11. «Arbitre, hors-jeu!»	145
12. Un président au top du foot suisse	153
Supplément: témoignage d'André Cornu	169

Chapitre 1

La naissance d'un boulanger

1956-1958

Le train démarre en gare d'Yverdon-les-Bains puis glisse sans bruit sur les rails, emmenant ses passagers vers un ailleurs qui, pour l'un d'eux au moins, est chargé de promesses.

Paul-André Cornu a 18 ans et il a le choix de la destination. Quelques mois plus tôt, il a publié une petite annonce en quête d'un apprentissage de boulanger-pâtissier en Suisse allemande. Deux entreprises lui ont répondu: la première est établie en plein centre de Zurich, la seconde dans une petite station de ski saint-galloise. Paul-André n'a pas réfléchi une seule seconde, choisissant le premier arrêt, attiré par les lumières de la ville, les façades des immeubles bourgeois et des grands magasins, les quartiers qui s'étendent et les tramways qui serpentent, tout ce qu'il n'a jamais vu à Champagne et qu'il rêve de connaître enfin.

Tout aurait été plus simple à Saint-Gall, bien sûr. Il y aurait trouvé un paysage familier, des gens qui lui ressemblent et une certaine idée du confort, mais jamais le dépaysement auquel il s'est promis de goûter.

Le voici donc en gare de Zurich, sous l'immense toiture de fer et de verre, une valise en main et des projets en tête. Il est toujours en Suisse, un pays qu'il n'a encore jamais quitté, mais la découverte de cette immense ville de 500 000 habitants lui fait l'effet d'un choc. Partir pour Zurich ressemble à un lointain voyage quand on a grandi dans un petit village de 500 âmes. Paul-André est impressionné. Ebranlé, même. Et ce n'est que le début. Car quand le fils du modeste boulanger de Champagne, qui n'a jusque-là travaillé qu'avec son père dans la petite boutique familiale, pousse la porte de la boulangerie Bertschi, il remarque une agitation inhabituelle: plus de 50 employés s'affairent entre les différents ateliers de production et vente, travaillant des produits dont il s'aperçoit vite de l'exceptionnelle qualité. Il ne manquera pas, d'ailleurs, de rentrer de Zurich avec de nombreuses recettes, dont celle des petits palmiers, signe d'un opportunisme dont il ne se départira jamais.

Paul-André trouve rapidement sa place dans cette organisation d'inspiration militaire, où chacun est affecté à un poste précis (biscuits, cakes, etc.). Il se fait très vite remarquer. Quelque temps après son arrivée, l'employé responsable des feuilletés quitte la boulangerie. Le patron lui cherche un remplaçant. Il se tourne vers son nouvel apprenti vaudois. «On a vu que tu te débrouillais très bien. Serais-tu d'accord de reprendre le poste?» Paul-André n'est pas du genre à se poser beaucoup de questions. Et puis le feuilleté, il connaît et adore. Alors que la pâtisserie... Il ne réfléchit même pas et lance le plus naturellement du monde: «Ben oui, évidemment». Son statut en est renforcé. Son salaire aussi: il passe de 80 francs par

mois (nourri et logé dans la boulangerie) à 120 francs. C'est beaucoup quand on a peu d'expérience et qu'on a été habitué à une rémunération de 30 francs par an pour le séchage des haricots.¹ Paul-André décide de placer ses nouvelles économies à la Banque cantonale de Zurich, où il ouvre un compte épargne. Il terminera son apprentissage avec 1200 francs en poche. La moitié lui permettra de s'offrir un meuble radio doté d'un tourne-disque.

Son temps libre, il le passe avec des amis Allemands qu'il retrouve souvent au bord du lac pour jouer au football, son sport favori. Dans ce domaine aussi, la réalité zurichoise le projette dans un autre monde. Quand il était encore à Champagne, il assistait à des matchs contre des équipes de village, comme Donneloye ou Grandson. Tout est différent sur les bords de la Limmat, où il découvre le stade de Grasshopper, dans lequel évolue la meilleure équipe du pays. Il peut y accéder gratuitement grâce à sa licence de juniors chez Young Fellows, où il tape le cuir en amateur.

Au Hardturm, l'autre mythique des «Sauterelles», il se régale des exploits des Vonlanthen, Ballaman, et de tous ceux qui rendent cette équipe aussi douée et prestigieuse. La formation zurichoise est au sommet de sa gloire à cette époque. Elle vient d'être sacrée championne de Suisse avec huit points d'avance

¹ Pour qu'il puisse se faire un peu d'argent de poche alors qu'il n'était encore qu'un enfant, son père lui avait demandé de sécher les haricots que lui apportaient les habitants du village. Sa tâche consistait à déposer les légumes sur le four en pierre (30 degrés environ) de la boulangerie.

sur La Chaux-de-Fonds et un goal-average phénoménal de +58 en 26 matchs. GC a ainsi obtenu le droit de participer à la Coupe d'Europe, et Paul-André d'y assister. Il vit des soirées mémorables. Des équipes aussi glorieuses que la Juventus, Arsenal ou Monaco défilent sous ses yeux.



Le Hardturm dans les années 50 – crédit GCZ



C'est plus qu'il n'avait rêvé en quittant Champagne. Il a trouvé un club de football formidable, des amis de bonne compagnie, une entreprise créative et un cadre de vie superbe. Il loge alors tout près du lac, rue Lavater, dans une chambre située au-dessus de la boulangerie et qu'il partage avec un camarade autrichien. Sa formidable capacité d'adaptation² –une qualité qu'il doit à son père– lui a permis de s'intégrer à une vitesse rare. Il ne ressentira jamais le manque de son village natal, ni celui de ses parents ou de son frère, qu'il ne retrouvera qu'une seule fois durant son année zurichoise, plus par politesse que par réel désir.

Mais Zurich a beau lui offrir un cadre de vie exceptionnel et grisant, elle est comme toutes les grandes villes: elle a aussi ses pièges. Paul-André en déjouera deux de même nature. Le premier se présente à lui peu de temps après son arrivée en Suisse allemande, lorsqu'il se rend à la Hauptbahnhof pour s'informer des horaires de train. Il est accosté par un homme qui porte beau et parle parfaitement français. Ce dernier lui propose de visiter la vieille-ville. Paul-André ne se méfie de rien et accepte. Mais il sent très vite le danger arriver, suspectant les intentions charnelles de son mystérieux inconnu. Dès qu'il aperçoit la Limmat, il décide de raccourcir la visite en prenant congé poliment. «Excusez-moi, mais l'heure file. Je dois rentrer.» L'homme insiste. Paul-André ne se laisse pas démonter et s'en va, laissant le bonhomme dépité. Il se souviendra de cet épisode un mois plus tard, lorsqu'il se fera aborder par un autre homme en fin de journée, ne mettant alors

² «Je m'adapte à tout en 30 secondes», aime-t-il répéter.

que quelques secondes pour comprendre le manège et tirer sa révérence.

Ces deux inconnus ont-ils senti que le jeune Vaudois auquel ils avaient affaire n'était pas un homme de la ville? Ont-il essayé de profiter de l'innocence naïve des adolescents qui ont toujours vécu entourés de leur famille en campagne? Paul-André l'imagine, et modifiera par la suite son comportement de sorte à ne plus être importuné lorsqu'il se balade en ville, imposant son assurance comme il le fait au sein de la boulangerie Bertschi où personne, jamais, ne le renvoie à ses origines villageoises. Il se sent d'ailleurs tellement chez lui au travail qu'il en oublie même de suivre les cours obligatoires. Il s'en aperçoit lorsqu'un jour, un des deux fils du patron lui demande des nouvelles de son bulletin scolaire. «Mais je ne vais pas à l'école. Personne ne m'a dit qu'il fallait y aller», répond très sérieusement Paul-André, qui a toujours préféré l'ambiance des laboratoires à celle des salles de classe. Il s'inscrit néanmoins en catastrophe aux cours professionnels.

La même incompréhension surgira en fin d'année, lorsque M. Bertschi viendra aux nouvelles de son apprenti en fin de contrat:

- «Paul-André, où en es-tu dans ton année?
- Elle se finit la semaine prochaine
- Nom de bleu, mais tu n'as pas fait les examens!
- Mais personne ne m'a rien dit!»

Les examens techniques et théoriques seront réussis haut la main par ce Champagnou débordant d'ambition et qui, au lieu de prendre le chemin du retour pour le canton de Vaud, souhaite poursuivre sa route au Tessin, pour ajouter une nouvelle formation et une langue étrangère supplémentaire à son répertoire. Mais ses parents s'y opposent. Ils ont besoin de lui à la boulangerie. Paul-André accepte de rentrer, non sans avoir revendu 90 francs sa radio achetée 70 à son arrivée à Zurich, ce qui dénote, déjà, un certain sens des affaires.

Mais Champagne n'est alors qu'une étape, un lieu de passage. Un tremplin pour mieux rebondir. Quelques mois plus tard, le voici à nouveau dans un train, à nouveau en direction de la Suisse allemande, mais cette fois-ci pour Davos. Il a été embauché comme ouvrier par une grande boulangerie de la station grisonne pour les deux derniers mois de la saison d'hiver. Il travaille beaucoup (jusqu'à 17h de suite chaque vendredi) et, surtout, vite: quand il faisait 30 croissants à Champagne, il en produit 2000 dans les Grisons. Il gagne en dextérité, en assurance. Et donc en salaire: son employeur lui verse 600 francs par mois.

L'ambiance y est très différente de celle qu'il a connue à Zurich, bien que Davos ressemble plus à la grande ville alémanique qu'à Champagne. C'est une station densément peuplée en hiver, huppée et réputée mondialement pour la qualité de ses soins médicaux, de son tourisme alpin et bien sûr de son club de hockey sur glace. Le HC Davos réalise d'ailleurs des prouesses cette année-là sur la patinoire naturelle

du centre de la station³. Paul-André y assiste en privilégié. Parfois de loin, parfois de très près, comme ce dimanche matin contre La Chaux-de-Fonds. Il gèle à pierre fendre dans le célèbre village de sports d'hiver mais l'ouvrier vaudois est au bord de la patinoire, aimanté par le jeu et les offensives des stars du moment, les Richard «Bibi» Torriani, Ferdinand «Pic» Cattini et autres Walter Dürst. Paul-André a toujours adoré le football mais il sait aussi apprécier le hockey sur glace, un sport que son père lui a fait découvrir très jeune, à dix ans à peine, lorsqu'il l'emmenait à Lausanne pour assister aux rencontres du LHC.

Sans doute le jeune homme aurait-il aimé voir plus de matchs, cet hiver dans les Grisons, mais il ne bénéficie pas des mêmes libertés que celles qui lui étaient accordées à Zurich, faute de temps libre suffisant. Il parvient tout de même à se faire trois amis: un coiffeur, un horloger-joaillier et un ingénieur, qu'il se réjouit de retrouver chaque soir après le travail et dont il se souviendra toute sa vie.

Quand il rentre de Davos, fort de ses deux expériences en Suisse allemande, Paul-André est un vrai boulanger, formé au stress du métier et aux exigences de qualité. Il a tout appris en 15 mois et dans trois laboratoires différents. Ce sera le bagage de sa vie. Car à 20 ans, sa voie est toute tracée, comme celle de son père avant lui, ouvrier pendant trois ans chez Aschinger, la meilleure boulangerie du pays à Schaffhouse.

³ L'équipe grisonne réussit le doublé: Coupe Spengler et championnat suisse.

Paul-André ne tarde pas à faire immédiatement les preuves de ses qualités. Il offre ses services à un cousin de son père, propriétaire d'une boulangerie dans le canton de Vaud, pour lui prêter main forte à l'Abbaye de Bière. Sa prestation est bluffante: avec un matériel qui n'est pas le sien, et dans un contexte d'urgence permanente, Paul-André travaille 24h de suite sans la moindre difficulté. En privé, il reprend ses habitudes à Champagne, renoue avec sa famille et ses amis. Mais pas pour très longtemps.



Champagne en 1954 – crédit Werner Friedli⁴

Car le jeune boulanger a besoin d'espace et de grand air; d'aventures et de découvertes. Zurich et Davos lui ont donné

⁴ Ce fichier est sous la licence CC BY-SA 4.0 DEED

un petit aperçu de ce que le monde avait à offrir, et il compte bien profiter du gâteau. Or un évènement dont le monde entier parle va lui donner l'occasion d'en reprendre une part.

Nous sommes au printemps 58. L'Exposition universelle vient d'ouvrir à Bruxelles, capitale de la Belgique, et Paul-André y voit une double opportunité. La première, c'est de découvrir un pays dont il avait souvent entendu parler et qui avait piqué sa curiosité, faisant naître chez lui un appel auquel il souhaitait répondre. Le deuxième motif de son voyage est d'une autre nature. Paul-André a toujours eu un vif intérêt pour la politique suisse et internationale, dont il suit religieusement le déroulé chaque jour à la radio et dans les journaux. La perspective d'assister à un évènement qui faisait la Une des médias, d'être au centre du monde l'espace de quelques jours, ne le laisse pas indifférent.

Il faut encore convaincre ses parents de le laisser reprendre la route, mais ce n'est pas le plus difficile. Ils ont tous les deux beaucoup voyagé dans leur jeunesse et savent tout le bénéfice des escapades: son père a déménagé plusieurs fois dans le canton de Vaud avant de poursuivre des formations à Muttenz puis Schaffhouse; sa mère a vécu à Bâle et dans de grandes familles toscanes. Paul-André le sait: «On est d'ici mais on peut vivre n'importe où. On n'est pas des encroûtés !»

Et puis, il promet de revenir dans une semaine pour suivre son école de recrues.

Le voici donc dans le train pour Amsterdam, qu'il abandonne à Bruxelles avec moins d'appréhension que d'excitation, impatient de faire partie des 42 millions de visiteurs attendus à l'Exposition durant les six mois de la manifestation. La presse accorde une large place à l'évènement, décrivant une atmosphère d'émerveillement et d'euphorie. 44 pays y sont représentés. Le Congo belge⁵ bénéficie d'une surface d'exposition privilégiée, ce qui ne manque pas d'interpeller le touriste vaudois. Il découvre à l'Expo des mines africaines reproduites à l'identique, dans lesquelles des Congolais s'activent sous les yeux de spectateurs interloqués. Ce qui le surprend alors, autant que la mise en scène, c'est l'importance des relations, sans en juger la nature, qui lient un pays européen aussi petit que la Suisse à un géant africain⁶.

Terre de fantômes puis d'apprentissage, la Belgique, pays plat comme un Zwieback, a toujours intrigué Paul-André. Il n'avait pas encore 10 ans lorsque ses grand-parents maternels l'emmenaient avec eux en vacances à Villars, plus exactement à Chesières. Le jeune garçon y avait rencontré un Belge de son âge, un camarade de jeu avec lequel il parlait de cyclisme avec passion. C'était l'époque des grands coureurs suisses et surtout des «deux K», Hugo Koblet et Ferdy Kübler, deux géants de la Petite reine. La Belgique aussi avait ses héros, dont Josephus Constant Ockers, dit «Stan» Ockers, un Anversois volontaire et combatif qui mourra de façon tragique sur la piste des Six-Jours, à l'âge de 36 ans.

⁵ Possession coloniale belge depuis 1908.

⁶ Le Congo belge est 57 fois (!) plus grand que la Suisse.

C'est dans le souvenir de ses rêveries adolescentes qu'il découvre Bruxelles, puis bientôt Amsterdam où, attiré par un esprit de découverte, il se rend par la suite. Une semaine après son départ, la promesse qu'il a faite à ses parents est tenue: le voici à Champagne. Là où tout a commencé.